



Jim Jarmusch

“Je suis moins en colère contre le monde”

Coup double pour le réalisateur américain grâce à deux films aussi passionnants l'un que l'autre : le fictionnel *Paterson*, sur un poète de la working-class, et *Gimme Danger*, documentaire consacré aux Stooges. Rencontre.

Par SOPHIE ROSEMONT
PHOTOGRAPHIE par SARA DRIVER

Un homme conduit un bus, écoute les conversations de ses passagers et, durant ses pauses, mange son en-cas préparé avec amour par sa femme tout en écrivant, face à une cascade d'eau, des poèmes d'une minimale élégance. Il s'appelle Paterson, comme la ville où il est né, et c'est le héros du nouveau film éponyme de Jim Jarmusch. Cette fiction contemplative sera suivie d'un documentaire de bruit et de fureur : *Gimme Danger*. En salles le 1^{er} février 2017, il retrace le parcours des Stooges et la personnalité explosive d'Iggy Pop. Ce n'est pas la première fois que Jarmusch traite un sujet musical puisque *Year of The Horse*, en 1997, suivait Neil Young en tournée. Le

timing serré fera qu'on ne parlera que d'Iggy Pop cette fois, même si l'on devine une mélomanie passionnée chez le cinéaste : lui-même est musicien de longue date. D'abord au sein du groupe The Del-Byzanteen, et, depuis le début des années 2010, avec Sqürl.

A 63 ans, Jarmusch s'impose comme une légende du cinéma d'auteur américain, influencé par Wim Wenders, auprès duquel il a débuté en tant qu'assistant. Depuis, il s'est fait un nom avec *Stranger Than Paradise*, *Coffee & Cigarettes*, *Only Lovers Left Alive* ou encore *Broken Flowers*. On l'a également vu devant la caméra, notamment dans le beau *Brooklyn Boogie* de Paul Auster. New-Yorkais d'adoption, Jarmusch a inventé une esthétique à la fois rock et précieuse, classique

et alternative. Reconnaisable au premier coup d'œil.

Visage émacié, chevelure blanche, lunettes noires : il nous attend dans un petit salon privé du Pavillon de la Reine, palace au luxe discret niché dans un coin de la place des Vosges. Juste avant le début de l'entretien, il nous prévient qu'il ne sait pas s'exprimer à propos de son œuvre, qu'après ses films parlent pour lui, n'est-ce pas ? Et qu'il espère ne pas nous décevoir. Or, non seulement il est à la hauteur de sa réputation de cinéaste surdoué, inclassable et cultivé, mais il est aussi humble et sincère. Résultat, une conversation passionnante. A noter, une exposition au Cinéma Galeries de Bruxelles jusqu'au 12 février, "Une autre allure", propose une rétrospective en images, films et musique de l'œuvre de Jim Jarmusch.



🔗 **Le poète William Carlos Williams, originaire de Paterson, était-il le point de départ de votre film ?**

J.J. : Oui. Je suis allé à Paterson la première fois il y a 25 ans, le temps d'une journée, car j'étais fan de ses poèmes. Paterson est située près de New York. J'ai vu les usines, la chute d'eau qu'on voit dans le film, je me suis baladé dans le centre... L'histoire de cette ville est fascinante, elle est féroce et inquiétante, mais a inspiré des artistes comme Allen Ginsberg. J'aime les premiers textes de Carlos Williams, particulièrement *Paterson*. Au début de ce poème, il parle de la ville comme d'un homme, ce qui a inspiré l'histoire du film : un type issu de la working-class, un conducteur de bus qui écrirait de la poésie.

🔗 **Comment avez-vous plongé dans la poésie, qui a été votre premier terrain d'expérimentation artistique ?**

On ne fouille pas dans les poubelles du passé. Je déteste ce genre de films où l'on remue les ordures.

J.J. : Par l'école de New York, très vivace dans les années 1950 et 1960. Ron Padgett, qui a écrit les poèmes du film, fait d'ailleurs partie de la relève. Dans les années 1970, j'admirais profondément Frank O'Hara, David Shapiro, John Ashbery... De très loin, ce sont mes poètes américains préférés des xx^e et xxi^e siècles. Et ce sont les parrains spirituels de mes films ! Frank a écrit le manifeste *Personism*. Pour lui, on devait écrire des poèmes à ceux qu'on aime, pas au monde entier, comme si c'était des lettres, des notes laissées sur une table.

🔗 **Le poème de William Carlos Williams, *This Is Just to Say*, que l'on entend dans *Paterson*, c'est exactement ça !**

J.J. : Oui, c'est pour cela que je l'ai choisi, même si ce texte est très connu, trop peut-être. Cependant, c'est une parfaite illustration de ce que j'aime et de ce que nous défendions en tant que poètes.

🔗 **Ecrivez-vous toujours de la poésie ?**

J.J. : Oui, un peu, mais je ne veux pas montrer mes poèmes à qui que ce soit pour l'instant. C'est plus pour le plaisir, pour investiguer mon cerveau... Il y a longtemps, j'ai eu Kenneth Koch comme professeur. Un jour il m'a donné un poème de Lorca en allemand. Il m'a demandé : "Jim, j'aimerais que tu me

ramènes ce poème traduit" – "Mais je ne comprends pas l'allemand" – "Justement !" Ce n'est pas une traduction littérale qu'il recherchait, mais l'ouverture d'esprit dont est capable la poésie. C'est avant tout à cela qu'elle doit servir.

🔗 **Pourquoi avoir choisi Adam Driver et Golshifteh Farahani pour les rôles principaux de *Paterson* ?**

J.J. : J'avais vu quelques films avec Adam, assez pour réaliser qu'il était doué, et j'aimais son allure. Lire ses interviews m'a confirmé l'idée qu'on devait se rencontrer. J'ai eu raison : il est calme, intuitif et il n'analyse pas trop les choses, comme moi. Il a une belle présence. Il vient de la working-class, il a fait les Marines, il a fait Julliard... Bref, il est très proche de son rôle. Quant à Golshifteh, je l'ai découverte dans *Gis Borideh*, en 2006. Nous nous sommes parlé par Skype, le courant est

immédiatement passé. Au début, son personnage était américain pur jus mais finalement, son côté oriental m'allait très bien. Il y a beaucoup d'origines différentes aux Etats-Unis et particulièrement à Paterson, donc ça collait. Comme Laura, Golshifteh a de l'énergie, généreuse, intelligente, talentueuse, créative... Elle ne s'arrête jamais. Je l'adore.

🔗 **On trouve du yin et du yang dans *Paterson* : Adam Driver est contemplatif, Golshifteh Farahani est très active, curieuse. Vous aimez la contradiction depuis toujours, n'est-ce pas ?**

J.J. : J'aime ce qui coexiste. Lorsque j'ai fait un repérage dans Paterson avant le tournage, j'ai vu dans les mêmes lieux la pauvreté et la beauté, le désespoir et l'optimisme. A Paterson, les gens semblent accepter leurs différences... Je ne pratique pas le bouddhisme mais je fais beaucoup de taï-chi. J'aime la philosophie asiatique car elle accepte les contradictions : deux choses opposées peuvent être alliées. Rien n'est bien, rien n'est mal. Ce n'est pas comme la philosophie occidentale qui est toujours dans l'analyse, le manichéisme.

🔗 **Le taï-chi... Cela fait penser à la pratique assidue de Lou Reed, les dernières années de sa vie.**

J.J. : Oui, on en a beaucoup parlé, avec Lou. Peu de temps avant sa mort, il m'avait donné

son album *Hudson River Wind Meditations*. Il l'avait fait juste pour faire du taï-chi ! J'adore Lou Reed. Un prince des ténébres devenu vraiment illuminé. Laurie Anderson m'a raconté ses derniers mots. Il était sur un fauteuil roulant, vraiment très mal, et il lui a demandé : "Laurie, amène-moi à la lumière". Elle s'est exécutée et l'a conduit jusqu'à la fenêtre. Quelle contradiction, justement ! Lou, si sombre, qui réclame la lumière...

🔗 **White Heat / White Light !**

J.J. : Exactement.

🔗 **Vous sentez-vous plus serein aujourd'hui ?**

J.J. : Je suis moins en colère contre le monde, j'ai appris à accepter les choses que l'on ne peut pas changer, à ne pas dépenser mon énergie à vouloir changer l'irréversible. Ca, c'est aussi grâce au taï-chi. Plus jeune, j'étais en rage, j'étais anxieux... Je ne voyais que la bagarre en réponse à ce que je jugeais injuste. Aujourd'hui, je choisis davantage le lâcher-prise. Il ne faut pas s'opposer à l'autre, mais plutôt s'éloigner de soi-même, prendre énormément de distance. C'est ainsi que l'on gagne en puissance.

🔗 **Vous vous êtes assagi, donc ?**

J.J. : C'est un travail au quotidien ! Tous les jours, taï-chi et méditation, je me concentre sur le positif... Evidemment, je suis humain et il m'arrive encore de me mettre très en colère.

🔗 **Vous avez vous-même composé la bande sonore de *Paterson*, avec votre groupe Sqürl. N'est-ce pas un exercice difficile d'accompagner ses images par sa propre musique ?**

J.J. : Si, justement, c'est pour cela que ce n'était pas prévu au départ ! J'avais choisi Boards of Canada ou Brian Eno, ce genre de sons atmosphériques, mais lorsque je les ai apposés sur les images, rien ne sonnait juste. Ces musiques étaient trop belles, trop imposantes. On m'a suggéré de faire la musique moi-même, avec mon groupe Sqürl. Je n'y croyais pas du tout mais en trois weekends, nous avons enregistré un disque entier chez moi. J'ai tout ce qu'il faut : des micros, Garage Band, des amplis, des guitares, deux synthétiseurs différents, que nous avons joué uniquement de manière analogique. C'est une petite astuce pour que notre musique ne sonne pas trop synthétique... Nos morceaux sont très longs, on les a raccourcis pour le film et nous sortirons la version originelle sous le format d'un album – sans doute chez le label Third Man de Jack White.

🔗 **Parlons de Gimme Danger, votre documentaire sur les Stooges... Vous souvenez-vous de la première fois où vous les avez vus sur scène ?**

J.J. : Je ne les ai jamais vus lors de la première période même si ado, j'étais déjà un grand fan



Ci-dessus :
Dans *Paterson*, Adam Driver incarne un chauffeur de bus poète, marié à la lumineuse Golshifteh Farahani.

Ci-contre :
Avec *Gimme Danger*, Jim Jarmusch compose un chant d'amour à la gloire de la musique des Stooges.

J.J. : Oui, il m'a pris sept ans. On a commencé par filmer Iggy Pop. Puis les finances ont manqué, j'ai fait *Only Lovers Left Alive*, puis on a filmé à nouveau, puis j'ai tourné *Paterson*... Ce délai n'était pas grave car ce n'était pas un film promotionnel mais un vrai documentaire. Et Jim ne me mettait pas la pression, il a été très généreux : "Du moment que tu le termines avant qu'on meure tous les deux, ça va !" Heureusement, le résultat final lui a beaucoup plu. J'étais soulagé et honoré de son enthousiasme.

❖ Est-ce vrai qu'il vous a demandé de faire ce documentaire ?

J.J. : Absolument. Il y a huit ans, nous discutons de sa carrière, de tous les livres et films qui allaient sortir sur les Stooges. Et Jim m'a demandé si je pouvais me charger d'un documentaire. Parce qu'il savait que je suis un vrai fan de son groupe. *Gimme Danger* est une lettre d'amour. Sans censurer le côté sombre des musiciens, on ne fouille pas dans les poubelles du passé. Je déteste ce genre de films où l'on remue les ordures. Par exemple, j'aime Amy Winehouse, et je n'avais aucune envie de savoir que son père était un énorme connard comme on le constate dans *Amy* d'Asif Kapadia. Pareil pour *Montage of Heck* sur Kurt Cobain. Un film répugnant, quasi prostitutionnel, où l'on expose ce qu'il voulait justement garder pour lui. Il était junkie, dépressif, il en avait honte, ça l'a tué... et on ne le laisse pas tranquille, même après sa mort !

❖ Comme on le disait plus tôt, c'est vers la lumière qu'il faut aller ?

J.J. : Oui, et pas dans les détritres. Même si on doit parfois en passer par là. ❏

d'Iggy Pop. J'ai dû attendre leur reformation du début des années 2000. Et c'était incroyable. J'aime voir Iggy Pop, tel un bel animal, débarquer sur scène et tourner en rond sur la scène, avant de commencer à chanter. Sa performance est quasi sacrificielle : "Je suis là pour vous, vous êtes là pour moi !" D'où son invention du stage-diving. Ce qu'il donne, c'est si fou, si positif, libre, sauvage... Fuck the straight world. Il s'agit juste d'être soi-même et de célébrer la vie. Son public est aux anges !

❖ Ce que l'on comprend dans le film, c'est que beaucoup de performers se sont inspirés d'Iggy Pop... même si son énergie est indépassable.

J.J. : Vous n'imaginez pas à quel point. J'étais ami avec Joey Ramone. Un jour, je devais le voir après une interview qu'il donnait à un journaliste. Celui-ci lui expliquait que Dee-Dee et Johnny Ramone sautaient partout mais Joey, rien ! Il a rétorqué : "Hey mec, après Iggy Pop, qu'est-ce que tu veux que je fasse ?"

❖ Peut-on dire que les Stooges ont changé l'histoire de la musique ?

J.J. : Absolument, même s'ils ont été très mésestimés. Ils ont affronté l'adversité sans

jamais baisser les bras. Pour revenir au yin et au yang, les Stooges sont un groupe tout en contradictions. D'un certain côté, si la musique des Stooges est très primitive, elle est également ultra sophistiquée et référentielle, expérimentale. Les gens ne comprenaient pas vraiment leur positionnement. Il y avait deux groupes de fans : les losers d'un côté et les intellos de l'autre !

❖ Iggy Pop et vous êtes très proches. Quels sont vos points communs ?

J.J. : Jim (Osterberg, le vrai nom d'Iggy Pop, ndr) et moi sommes amis depuis vingt-cinq ans. Nous aimons la musique et nous détestons nous faire dicter notre conduite. Nous ne venons pas de L.A. ou de New York, nous avons grandi dans une culture working-class du Midwest. Une chose que tu apprends là-bas, c'est à ne pas te prendre au sérieux. Dans *Paterson*, quand le chien mange le carnet de poésie, c'est ridicule : c'est totalement Midwest ! J'admire la culture de Jim, il s'est éduqué tout seul, affranchi des carcans académiques. C'est un véritable autodidacte.

❖ Le temps de tournage de *Gimme Danger* semble avoir été très long...